

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 9

Artikel: Le trompette supplémentaire
Autor: Gaillard, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le fou pourtant poursuivait :

— Sans doute avez-vous tout votre bon sens, vous, et est-ce pour cela que personne ne vous inquiète ?

Comme mon ami, vous n'eussiez rien trouvé à répondre. Son mutisme cependant ne dérangeait en rien notre pique.

— Dites-moi donc, monsieur, si je ne suis pas indiscret, combien vaut votre fusil, une arme supérieure à ce que je vois ?

Georges se décidait à parler.

— Mille francs, mon ami... C'est une arme excellente.

— Et vos chiens ?

— Des bêtes remarquables, dix fois primées, des bêtes qui arrêtent à merveille...

— Oui, mais combien valent-elles ?

— J'en ai refusé quelques mille francs. J'en refuserais le double ; des bêtes comme celles-là n'ont pas de prix !...

Un moment le fou demeura pensif. Puis :

— Et votre équipement : bottes, carnassière, corne, cartouchière, vous l'estimez à combien ?...

Décidément ce maniaque en avait à la valeur des choses, il avait dû être ou commissaire-priseur ou expert.

— Je ne sais pas, répondit mon ami, mettons cinq cents francs le tout, en chiffres ronds.

— Parfait, déclarait le fou, manifestement satisfait, mais dites-moi encore : que rapportez-vous de la chasse ?... Qu'avez-vous dans votre carnassière ?

Georges était la franchise même.

— Peu de chose, mon ami, ça ne rendait pas aujourd'hui... je n'ai tué qu'une alouette.

Cette fois, le fou faisait mine de devenir dangereux Il enfonçait sa tête dans les barreaux de la grille, comme pour se rapprocher de Georges.

— Une alouette ! une alouette ! vous rapportez en tout et pour tout une alouette ! répétait-il, les yeux à la dérive... Malheureux ! Sauvez-vous vite... mais sauvez-vous, vous dis-je ! Si le directeur de cette maison savait qu'il y a là, devant la porte, un homme assez insensé pour dépenser deux mille francs afin de tuer une alouette, il vous ferait empoigner sur l'heure par ses aides et vous enfermerait à vie !...

E. M.

Cave Canem. — Quand une lettre ne peut être remise à son destinataire, la bonne administration veut qu'elle soit retournée à l'expéditeur, si l'adresse de celui-ci est mentionnée.

Le facteur, d'un crayon courtois, au verso de l'enveloppe, note en une brève formule la cause de la non-distribution: C'est : **inconnu ou parti sans laisser d'adresse ou encore décédé.**

Mais cette lettre adressée 18, av. de Pully et retournée à son expéditeur, ne portait aucune de ces habituelles mentions. Simplement, au-dessous d'un trait rouge, le facteur, craignant, à juste titre pour ses mollets, avait inscrit: « Chien méchant ! »

Choses et autres.

CROQUIS DE BRETAGNE

AUTOUR du lavoir à ras de terre, les femmes sont agenouillées et savonnent le linge sur le petit rebord de pierre. Ce petit lavoir d'eau douce est chose précieuse dans ce pays où les fontaines sont inexistantes. Elles ont robes noires et coiffes blanches et, tout en frottant, s'entretiennent dans ce langage guttural, quasi incompréhensible à qui ne l'a pas appris dès le berceau.

L'histoire ne dit pas si, comme les bonnes dames de St-Gervais, elles se révèlent en même temps les grands et les petits secrets du village.

Elles lavent et babilent, babilent et lavent, sans se douter que ce peintre qui passe aimerait croquer sur sa toile ce joli tableau, ni que ce touriste, kodak en bandoulière, sacrifierait volontiers un de ses clichés en leur faveur.

Un brançard, porté par deux femmes, apporte dans une cuve le linge tordu qu'on étend sur la grève. De solides galets tiennent les quatre coins des draps, les manches des chemises, la coiffe de mousseline qu'on repassera pour le jour du Pardon.

Le soleil et le grand air du large sèchent et blanchissent cette lessive rustique, étalée le long

de la grève et que surveille du coin de l'œil le vieux pêcheur, qui fume silencieux sur son banc de pierre, attendant la nuit pour s'en aller au large avec sa barque et ses filets. *Lisette.*

LE LAPIN PROTESTE

A toi Grande Saucisse.

*Monsieur, toujours la calomnie
Partout me hante et me poursuit.
Voyons, c'est assez d'ironie,
Lièvre ne daigne, lapin suis.*

*Et je ne veux plus que l'on tarde
A me rendre raison. J'en ai,
Comme vous dites, la moutarde
Qui me monte par trop au nez.*

*Quoi ?... si d'un manteau de fourrure
On blâme le poil turlupin,
On dit, avec désinvolture,
« C'est du chiqué... c'est du lapin ! »*

*Si la femme — engeance maudite —
Pour qui vous avez un pépin,
Vous a fait un faux bond, vous dites:
« C'est un lapin... C'est un lapin ! »*

*Vous voulez rire d'un bonhomme
Qui se tire des escarpins,
Vous osez affirmer, qu'en somme,
Il s'est sauvé comme un lapin !*

*C'est bien la peine, saperlotte,
De mériter plus d'un brevet,
Pour l'excellente gibelotte
Que vous intitulez « Civet ».*

*C'est à vous dégoûter du rôle
Que je vous joue en bon copain,
Dans le fond d'une casserole,
Et je signe : Jeannot Lapin.*

P. M.

Une sacrée langue. — Casimir Dupont se vantait souvent, en société, de ses connaissances linguistiques. Il prétendait connaître au moins sept langues, parmi lesquelles même le chinois. Un de ses amis, Cyrille Durand, voulant le mettre à l'épreuve, lui dit un jour à la terrasse d'un café :

— Ecoute, mon vieux, voici justement un Chinois à côté de nous en train de boire l'apéritif. Je voudrais bien t'entendre parler chinois avec lui.

— Mais avec plaisir.

— Là-dessus, Dupont se penche vers le jaune et lui dit :

— Fen-chaou. Yang-haou.

Le chinois hausse les épaules et lance en murmurant :

— Cheng !

Alors Durand, curieux, de demander :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit qu'il est venu de la Chine qui est son pays natal. Il a perdu très tôt ses parents...

— Il a dit tout cela ?

— Mais laisse-moi parler. Il a ajouté qu'il avait vécu longtemps à Pékin et avait travaillé dans la plus grande maison de la ville.

— Il a dit tout cela ?

— Mais, mon cher ami, tu ne me laisses pas parler. Il a dit, en outre, que sa maison ayant fait faillite, il était venu en Europe pour se créer une situation. Maintenant il est à Paris et espère faire fortune en peu de temps.

Durand s'ébaubit :

— C'est phénoménal ! Maintenant, soit bien gentil de lui demander s'il se plait en France.

— Là-dessus Dupont se penche de nouveau vers le bonhomme, lui dit quelques mots incompréhensibles, sur quoi le Chinois réplique en colère :

— Thao-hong-kong-fen-tchen-tien-shient-haou-koou-tin-cienping !

— Qu'est-ce qu'il t'a répondu ? demande Durand.

Sur ce Dupont, avec un petit air d'importance :

— Il m'a dit : « Très bien ! »

LE TROMPETTE SUPPLEMENTAIRE

RENCONTRANT par hasard un camarade d'enfance que je n'ai pas revu de longtemps, je l'invite à souper. Nous avons tant de choses à nous dire, de souvenirs à réveiller que, toutes affaires cessantes, nous nous accordons une soirée d'intimité.

Après avoir parlé du village natal et, comme dit la chanson « des champs, des villes, des filles », c'est le tour du service militaire, une mine inépuisable et qui renferme des trésors de tout genre. Comme nous n'appartenons pas à la même unité, nous procérons par échanges, et voici,

entre autres, ce que l'ami Carlo me raconta :

« J'ai fait mon premier cours de répétition à Yverdon, la bonne petite ville que tu connais aussi bien que moi, et j'ai eu le bonheur d'entrer dans la fanfare comme premier piston supplémentaire, grâce aux amis que j'y possédais. Je n'avais guère joué depuis deux ans et, les premiers jours, les lèvres étaient un peu rebelles et douloureuses ; mais j'étais trop heureux pour lâcher l'instrument et rentrer dans le rang. Pense donc : point de flingot à manier, démonter et remonter, point de sac à porter, sauf à la grande course ; point d'école de soldat, de marches, de contre-marches ; point de garde à monter ! Ajoutez-y une certaine considération pour les servants de l'art des sons, la décoration du cordon vert, la grande liberté qui nous était laissée pour étudier marches de parade et pas redoublés, ce que nous faisions parfois sous les « Quatre marionniers » ou les ormes de la Plaine, sous les peupliers, face au lac, toujours à l'opposé du lieu d'exercice (nous fuyions les pioupious et leurs officiers). Nous nous accordions des dix heures et des quatre heures au café le plus proche, car jouer creuse l'estomac en diable.

Le revers de la médaille, c'est qu'il faut être les premiers levés et les derniers couchés ; revers compensé par l'honneur de sonner la diane et la retraite à travers les deux rues principales de la ville, avec le plaisir de voir à l'aube de frais minois à peine éveillés aux fenêtres et, le soir, d'entrainer à nos trousses un contingent fort mélange, vibrant et enthousiaste.

Un jour, je suis désigné exceptionnellement, à défaut de musicien incorporé et patenté à disposition, pour accompagner sur la « Place d'armes » le capitaine instructeur D. et la première compagnie. Je me tiens à distance respectueuse du capitaine, cornet en main, lançant de temps à autre un signal. Je suis des yeux les mouvements de la troupe, je flâne, je rôvasse, j'échange quelques mots avec un voyageur qui se dirige vers la gare ; j'essaie de découvrir la figure d'une amie parmi les promeneuses qui suivent les allées ombragées ceinturant la place, quand un ordre me rappelle brusquement à mon devoir :

— Trompette, sonnez la charge !

Je sais l'air de l'assaut, de l'attaque, quoi, et cependant impossible de m'en souvenir : un trou dans ma mémoire, creusé par la vue d'une cousine qui vient de me faire un signe de reconnaissance.

— Qu'attendez-vous ? Sonnez ! tonnerre !

— Attendez, mon capitaine... j'ai oublié... Je vais chercher dans mon livre.

Je déboutonne ma tunique avec peine.

— Qui est-ce qui me fiche un pareil trompette ?

— Je ne suis pas incorporé comme tel, mon capitaine.

Et comme je ne parviens pas à tirer mon récipient d'une poche trop petite, je m'enhardis :

— Comment que ça se chante ce signal ? siffllez-le moi !

Ce qu'il fait, puis se détourne pour étouffer son mécontentement... ou son rire... Il m'a semblé voir s'agiter ses épaules.

— J'y suis... Je lance alors les notes avec un tel brio et un tel souffle que je sonne encore quand la charge est terminée, que la redoute supposée est prise et qu'éclatent les hourras des vainqueurs.

Dix minutes de repos pour tous. Je me jouis à la troupe. Je demande du feu à V. et lui conte l'incident. Mon récit fait traînée de poudre, et nous rions comme des gamins. Si j'avais dû sonner la soupe, la déconsignation, le cessez le feu ou l'assemblée, je n'aurais pas hésité, ça se joue tous les jours ; la charge, seulement de 7 en 14 ! Et puis, enfin, je suis trompette d'occasion.

Reprise des exercices. Je reste dans l'ombre de mon capitaine, à qui je trouve un air amusé et narquois. Il me laisse tranquille jusqu'à l'heure de rentrer en caserne :

— Sonnez le rassemblement ! me jette-t-il.

Je porte mon instrument aux lèvres... Ahurissement ! Point d'embouchure ! Je tâte mes po-

ches : je ne la trouve pas et je suis persuadé du reste de ne pas l'avoir serrée

— Alors, reprend sévèrement l'officier, vous n'avez pas eu assez de temps pour revoir les signaux ? Vous attendez que je vous siffle l'air ?

— ... Mon capitaine, j'ai perdu mon embouchure ou on me l'a prise !

— Eh bien ! allez au diable et tâchez de ne pas perdre aussi votre tête ! Vous avez l'air d'un fichu lapin !

Tu penses s'il y avait de quoi être penaud. Que peut-il arriver de plus fâcheux à un trompette que la perte de son embouchure ? Il n'en a pas de rechange comme des paires de chaussettes, et les bazar ne tiennent pas cet article. Je rentrai en caserne, mécontent de moi et désenchanté de mon après-midi, ne pouvant chasser de ma pensée l'idée que j'avais été l'objet d'une farce. En effet, après la soupe, au départ pour un tour en ville, V., le bon vivant, maître ès-rigolades, me rejoignit en turlututant :

— Tiens, me dit-il, je n'en peux rien tirer de sonore ! Je te rends ton bien. Reprends ta substance !

Et il me tend mon embouchure :

— Sacré coquin, tu m'en as joué d'une belle ! Tu me fais passer pour maboule auprès de l'instructeur !

— Bah ! ne t'en fais pas ! Il la connaît, celle-là ! J'ai voulu te donner du bon temps. Allons boire un verre pour noyer notre brouet spartiate !

— Si j'avais attrapé 24 heures de salle de police !...

— J'aurais pris ta place.

A. Gaillard.



A côté du bonheur.

XI

Au milieu de juin, Hector fut appelé par la direction des chemins de fer comme serre-freins. Il décida de monter son ménage et de se marier de suite. Laissons son père et sa mère aux prises avec une forte récolte de foin, il chercha un appartement, fit des courses en ville, avec hauteur réclama à son père de l'argent pour acheter des meubles. Et la noce eut lieu un samedi de juillet, par un temps orageux et lourd. Mme Destral et Juliette y assistèrent, la première, parce qu'elle n'avait pas de rancune contre son fils, et Juliette par convenance. Mais M. Destral refusa nettement de quitter la maison ce jour-là. Mauvaise et rageur, il erra de l'écurie à la grange et du hangar à la cuisine sans rien faire qui vaille, soulevant et retournant des pensées tristes... Il avait tant compté sur ce fils, beau garçon, intelligent... Il l'avait vu marié à une fille de bons paysans. Il avait toujours, par devers lui, pensé faire une joyeuse noce où il eût chanté, toasté et dansé comme un jeune... Il l'avait vue, cette noce... et voilà, elle lui manquait comme celle de Juliette... Quant à pardonner à Hector, jamais ! Ah ! c'était bien la peine d'élever un garçon, de l'envoyer apprendre l'allemand, de l'envoyer à l'école d'agriculture, d'améliorer et d'agrandir le domaine pour lui, de se pleurer la vie pour qu'il n'ait pas besoin de tirer le diable par la queue, pour qu'un beau jour il vous dise : « Je veux entrer au chemins de fer... » Tonnerre de chemins de fer !... « J'aimerais mieux m'user les jambes jusqu'aux genoux que d'y mettre les pieds... Et puis, à présent, il faudra chercher un domestique, il y a de quoi se réjouir !...

Ainsi bougona le père Destral tant que le jour fut long. Le soir, quand il eut tout rangé, qu'il eut réchauffé et mangé sa soupe et qu'il ne sut plus que faire, en attendant sa femme, il assit à son bureau et écrivit : « Un agriculteur abandonné par son fils demande un domestique

ne faisant pas la journée de huit heures... » Il biffa, puis recommença : « Un agriculteur, dont le fils a les côtes tournées en long, demande un domestique qui ne soit pas dans le même cas... »

M. Destral savait bien qu'il n'enverrait pas cet avis, mais de l'écrire le soulagea. Comme il commençait un troisième, il entendit le bruit d'un char s'arrêtant devant la maison. Etonné, il sortit. La nuit chaude et sombre était illuminée de longs éclairs. Au clocher, il frappa dix heures. Le père Destral cherchait à voir qui descendait du char arrêté dans la cour.

— C'est nous, papa, dit la claire voix de Juliette.

— Déjà !

— Oui, on s'ennuyait, c'est bien surfait, les noces.

— Oh ! ça, c'est vrai, dit la voix d'un homme qui aidait Mme Destral à descendre, moi aussi je m'ennuie à noce.

— Tiens, fit le père Destral, c'est vous, M. Givray... qu'est-ce que ça veut dire ? vous étiez à noce ?

— Ma foi non, fit le jeune homme en riant et tournant le falot pour montrer qu'il était en blouse.

— M. Givray, dit Mme Destral, nous a trouvées sur la route comme on revenait de la gare, et il a eu la bonté de nous ramener.

— Je revenais du moulin, ça ne me détournait pas tant.

Tout en parlant, le jeune homme retournait le char et s'approchait de Mme Destral pour la saluer.

— Ah ! mais dites donc, fit M. Destral, entrez voir un moment qu'ou boive un verre... c'est tout ce que j'aurai de la noce, moi.

— Merci, mais je pense que ces dames sont fatiguées.

— Mais non, dit Mme Destral, entrez seulement, d'ailleurs, voilà des gouttes, mettez votre cheval à l'abri sous l'avant-toit.

On entra. Lucien regardait autour de lui, la chambre où il était venu le jour des fiançailles. Juliette préparait des verres. Elle était très jolie dans sa robe de voile bleu marine, une robe qui comptait déjà deux étés, mais n'en était pas défraîchie. Le jeune homme, souvent, la regardait à la dérobée, tandis que le père Destral, heureux d'avoir un auditoire, frappa du poing sur la table, disant qu'il valait mieux élever des petits cochons que des enfants qui vous abandonnaient quand on était vieux, et qu'il aimerait mieux acheter une trottinette que de remettre les pieds dans un chemin de fer. D'ailleurs, quand il eut dit cette plaisanterie, il se sentit moins fâché.

— Que voulez-vous, dit le jeune homme, par le temps qui court, il faut du courage pour rester à la campagne.

— Vous y restez bien, vous.

— Oh ! moi, oui, je n'ai point de goût pour le chemin de fer... j'aime mes champs et mon bétail, quand même on n'y gagne pas de quoi rouler en auto, au moins on se sent utiles.

— Vous avez les mêmes idées que ma mère, dit Juliette.

— C'est sûr, dit le jeune homme, des fois, quand tout va mal à la maison, et que je me demande pourquoi diable je suis au monde, je récapitule ce que j'ai fait, et je me dis : Après tout, tu as produit quelque chose, que ce soit des pommes de terre, des choux-raves, ou une corbeille de cerises, que ça te soit ou non payé à sa valeur, ça servira à quelqu'un.

— Vous avez bien du bon sens, M. Givray, dit Mme Destral.

— Je suis souvent seul à l'ouvrage, alors j'ai le temps de réfléchir.

— Vous avez pourtant des domestiques, avec votre gros domaine ?

— Des fois on en a un, des fois deux, des fois point... ma mère est une femme tellement active qu'elle n'en trouve point à son goût.

— Oui, j'ai déjà entendu dire que votre maman est une maîtresse femme.

— Oh ! elle conduirait le canton de Vaud, si on la laissait faire.

Le souvenir de sa mère rappela au jeune homme qu'il était tard. Il tira sa montre.

— Nom de sort, fit-il, qu'est-ce que ma mère va dire ?... d'ici à ce que je sois à Doullens.

— Vous ne pouviez pas vous en retourner par l'averse qu'il faisait.

— Il y a déjà un moment qu'il chotte... Bonsoir, M. Destral, bonsoir, madame, merci pour le bon accueil, bonsoir, mademoiselle, au plaisir de vous revoir.

— Merci à vous, sans votre complaisance, on recevait toute l'averse.

Il était déjà sur son char, faisait « Hep » en voix de tête, et disparaissait au tournant.

— Charrette, dit le père Destral, si seulement notre Hector ressemblait à celui-là... tu as l'air de bien lui plaire, Juliette, ce serait peut-être un bon mari pour toi.

— Laissez donc, papa, dit Juliette avec lassitude, je n'aime pas ces plaisanteries ; d'ailleurs tu sais bien que je ne veux pas me marier.

— Ne parle pas ainsi, dit la mère, c'est mon gros souci, de te voir bien mariée.

XII

Durant les mois qui suivirent, Juliette n'eut guère le temps de penser au mariage. Il lui fallut, dans une certaine mesure, remplacer son frère et aider son père dans toutes sortes de gros travaux dont elle n'avait pas l'habitude. M. Destral n'avait pas de chance avec les domestiques. Tout d'abord, au départ d'Hector, il avait engagé un gentil Confédéré, très propre, très joli, qui mettait des gants le dimanche et n'aimait pas se salir les mains. Comme il ne savait pas un mot de français, M. Destral lui parlait très haut, et avec force gestes, puis, se voyant incompris, terminait son discours par une bordée de jurons. Au bout de peu de semaines, d'ailleurs, le petit Walter, qui était le fils d'un marchand de vin, découvrit que les travaux des champs n'étaient pas son affaire, et reprit le chemin de sa patrie, ayant appris, pour tout français, les jurons préférés de son patron... Celui qui vint ensuite était si endormi et si lent qu'il lui fallait vingt-cinq minutes pour attacher ses socques. Trois fois en dix jours, il fut en retard pour la laiterie, ce qui fit que Mme Destral eut tous ses pots et tous ses bidons remplis de lait.

— Il te faudra faire comme l'autre, lui dit M. Destral, qui avait vu dans une vitrine un livre sur l'entomologie, et qui était entré pour l'acheter parce qu'il croyait que c'était des recettes pour faire des tomates.

— Je n'ai pas seulement besoin de recettes, soupirait Mme Destral, mais quand même, Victor, regarde-voir si ton réveil va bien, à ce garçon.

— Regarder si ton réveil va bien !... c'est-à-dire que je m'en vais lui donner son sac... Quand même, je me demande ce que j'ai fait au bon Dieu pour être embêté comme ça... Quand je vois les autres, quels gentils garçons ils ont, qui sufflent tout le jour... enfin, je m'en vais tâcher de trouver un Vaudois avec qui on puisse s'entendre...

(A suivre).

Louise Musy.

L'irréparable outrage. — Lili. — Pourquoi mets-tu de la poudre sur la figure, tante Anna ?

— Tante Anna. — Pour me rendre jolie, ma chérie. Lili. — Et pourquoi n'y arrives-tu pas ?

La Patrie Suisse. — Dans la « Patrie Suisse » du 27 février, une belle étude illustrée sur l'aviation civile, un article sur « L'école au soleil » du Dr Rollier à Leysin, une chronique théâtrale de Vincent-Vincent et consacrée à Yvette Guilbert, un documentaire sur la maroquinerie. Actualités nombreuses : Matchs Blue Star-Servette, Lausanne-Fribourg, vues des jeux olympiques, du nouveau spectacle de Jacques-Daleroze : « Le Petit roi qui pleure », de la conférence du désarmement, des nouveaux locaux de Radio-Bâle. — Romans, nouvelles, variétés.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.